

Ivan
GOBRY

*12 reines
d'Europe*
qui ont changé
l'Histoire

Pygmalion

Extrait de la publication

12 reines d'Europe qui ont changé l'Histoire

Dans les longues listes de souverains qui ont régné sur l'Europe, émergent çà et là des femmes qui exercèrent le pouvoir suprême, soit en leur nom propre, soit en tant que régentes pour leur fils. Souvent, au début de leur règne, en lutte contre des hommes qui n'acceptaient pas de les voir porter leur couronne, elles durent s'imposer au sommet de l'État par leur habileté ou leur ténacité. Toutes dotées de forts tempéraments, certaines, capables de mener leurs troupes au combat, eurent en outre à cœur d'assumer leur rôle de mère: Blanche de Castille mit au monde neuf enfants; Catherine de Médicis dix; l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, seize; la reine Victoria de Grande-Bretagne, huit. Seule la reine Elisabeth I^{re} d'Angleterre assuma sa virginité comme un signe de puissance.

Du haut Moyen Âge au XIX^e siècle, Ivan Gobry retrace le fabuleux destin de douze de ces souveraines qui, toutes, ont laissé de différentes manières une marque dans l'Histoire.

Ivan Gobry est docteur ès Lettres. Il a enseigné pendant 27 ans à l'Université de Reims et parallèlement à l'Institut catholique de Paris. Auteur de plus de cent ouvrages, il a participé à de multiples émissions et conférences radiophoniques et reçu de très nombreux prix, dont cinq de l'Académie française.

Pygmalion

12 reines d'Europe
qui ont changé
l'Histoire

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

La Reine Christine, 1999
Pépin le Bref, 2001
Louis I^{er}, 2002
Louis VII, 2002
Philippe I^{er}, 2003
Louis VI, 2003
Clotaire I^{er}, 2003
Saint Augustin, 2004
Philippe III, 2004
Clotaire II, 2005
Eudes, 2005
Robert II, 2005
Dagobert I^{er}, 2006
Charles II le Chauve, 2007
Charles III le Simple, 2007
Henri I^{er}, 2007
Louis IV, 2008
Lothaire, 2008
Dictionnaire des papes, 2008
Louis V, 2009
Louis VIII, 2009
Louis X, 2010
Philippe V, 2010
Charles IV, 2011
Philippe VI, 2011
Raoul, 2012
Louis II, 2012
Louis III, Carloman et Charles le Gros, 2012
François II, 2012

Ivan GOBRY

12 reines d'Europe
qui ont changé
l'Histoire



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard-et-Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2013 Pygmalion, département de Flammarion
ISBN : 978-2-7564-1153-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



© Costa/Leemage

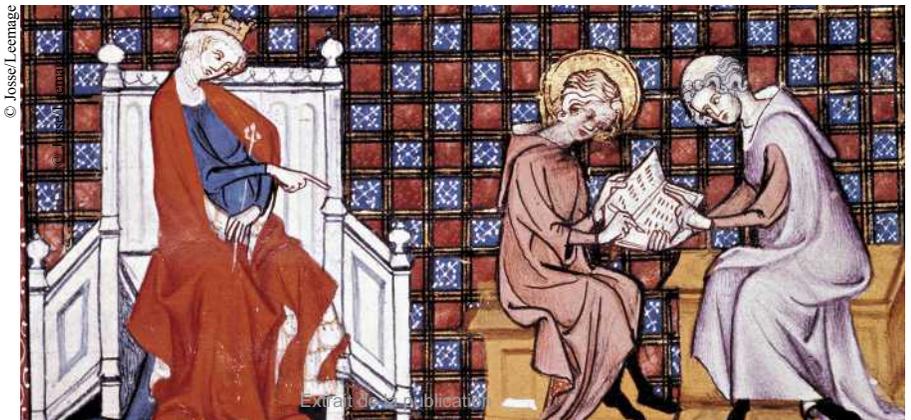
© Selva/Leemage



L'empereur germanique Henri IV, en tenue de pénitent, implore le pardon du pape Grégoire VII, réfugié dans le château fort de la comtesse Mathilde de Toscane, à Canossa le 25/28 janvier 1077. (Donizone, *Vitae Mathildis*, XIII^e siècle, Biblioteca Governativa, Lucques)

Sacre de Louis VIII et de Blanche de Castille à Reims. (Enluminure française, XIV^e siècle, Bibliothèque municipale de Toulouse)

La reine de France, Blanche de Castille, dirigea l'éducation de son fils Louis IX, futur saint Louis. (Guillaume de Saint-Pathus, *Vie et miracles de saint Louis*, XIV^e siècle, Bibliothèque nationale de France, Paris)



© Jyssel/Leemage

Extrait de la Bibliothèque



© Fine Art Images / Leemage

Représentation du roi de Pologne, Ladislas II Jagellon, et de la reine Hedwige. Ils sont ici agenouillés, en prière, devant l'université Jagellonne. (Peinture sur bois, Jagiellonian University Museum, Cracovie)



© Asez Leemage

Portrait de la reine d'Espagne Isabelle I^{re} la Catholique. (Peinture anonyme de l'École espagnole, deuxième moitié du XV^e siècle, Palais royal d'Aranjuez, Madrid)

Extrait de la publication



Portrait des rois catholiques, Ferdinand II d'Aragon et Isabelle I^e de Castille. (Peinture anonyme de l'École espagnole, XV^e siècle, couvent de las Agustinas, Madrigal de las altas torres, Espagne)



Portrait de Catherine d'Aragon, première épouse du roi Henri VIII d'Angleterre. Le schisme de l'église anglicane naquit des suites de sa répudiation. (Peinture anonyme de l'École anglaise, XVI^e siècle, Sotheby's, Londres)



Henri VIII, roi d'Angleterre, figurant au centre, est entouré ici de ses enfants qui montèrent tous les trois sur le trône : Marie I^{re} (fille de Catherine d'Aragon) avec son époux, le roi Philippe II d'Espagne, Édouard VI (fils de Jane Seymour) et Élisabeth I^{re} (fille d'Anne Boleyn). (Lucas de Heere, 1570-1575, Sudeley Castle, Winchcombe)



Portrait de Marie I^{re}, reine d'Angleterre, dite Marie la Sanglante. (Antonio Moro, XVI^e siècle, Musée du Prado, Madrid)



Élisabeth I^{re}, reine d'Angleterre, revendiqua sa virginité toute sa vie. Elle est ici représentée avec l'Armada. (George Gower, 1588, abbaye de Woburn, Bedfordshire, Grande-Bretagne)



Portrait de Catherine de Médicis, reine de France, veuve d'Henri II et mère des rois François II, Charles IX et Henri III. (Peinture d'après Francois Clouet, XVI^e siècle, Musée Condé, Chantilly)



© Rue des Archives/PYDE

La reine de France Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, eut tardivement deux fils : le roi Louis XIV et Philippe, duc d'Orléans. (École française, XVII^e siècle, Musée du château de Versailles et des Trianons)

Portrait de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, reine de Hongrie et de Bohême. Elle fut notamment la mère de la reine Marie-Antoinette.

(Peinture anonyme, XVIII^e siècle, Museo Nazionale del Risorgimento, Turin)



© Luisa Ricciarini/Leemage

© De Agostini/Leemage



Portrait de Catherine II, impératrice de Russie. (Peinture anonyme, XVIII^e siècle, Museo Storico del Castello di Miramare, Trieste)

© Photo Josse/Leemage



Portrait de la reine d'Angleterre Victoria, plus tard impératrice des Indes. (Franz Xaver Winterhalter, 1842, Musée du château de Versailles et des Trianons)



© akg-images

Un autre portrait de la reine Victoria (Alexander Bassano, Berlin, coll. Archiv f. Kunst Geschichte, Berlin)

La reine Victoria d'Angleterre est ici en compagnie de quelques-uns de ses arrière-petits-enfants, les princes Edouard, Albert, Henri et la princesse Mary, à Osborne House, sur l'île de Wight, en 1900. (Photographie tirée de *Illustrated London News* : Coronation Record Number, 1937, Londres)



© Heritage images/Leemage

Mathilde

*Grande-comtesse de Toscane,
duchesse de Mantoue, de Crémone,
de Plaisance, de Guastalla, de Parme,
de Reggio, de Modène et de Ferrare*

1052-1115¹



Mathilde n'avait pas le titre de reine. Mais elle en avait le pouvoir et l'autorité. Elle régnait sur une grande partie des États de l'Italie du Nord, qui couvraient ce que sont aujourd'hui, outre la région de Toscane, la région d'Émilie et la moitié des terres de Lombardie. Et ces États, loin d'être dispersés, formaient un tout, un territoire global.

Mathilde détenait les duchés lombards à titre héréditaire. Son père, Boniface III, les avait reçus lui-même, en 1004, de son propre père, et tenait sa résidence à Mantoue. En 1027, Régnier, marquis de Toscane, était mort en laissant ses États à Boniface, qui devenait ainsi l'homme fort de l'Italie.

1. Les années indiquées sont celles du règne, excepté pour Anne d'Autriche (p. 233), qui sont aussi celles de la régence.

Le marquis Boniface épousa Béatrix, fille de Frédéric II, duc de Haute-Lorraine, dont il eut trois enfants. L'aîné porta le nom de Frédéric, son aïeul maternel. En 1052, quand Boniface périt assassiné, on supposait ainsi qu'il laissait un héritier. Mais, quatre ans plus tard, Frédéric et sa sœur cadette mouraient tour à tour. Seule restait en vie la troisième enfant, Mathilde, âgée de dix ans. Il fallait s'attendre, vu l'esprit de la féodalité au XI^e siècle, à un soulèvement des vassaux. Ce pouvoir laissé entre les mains d'une fillette invitait chacun des ducs à se proclamer maître chez lui. C'eût été l'éclatement du royaume de la petite Mathilde. Mais sa mère la régente avait gardé sur les États de son époux défunt une forte autorité. À l'assemblée qui suivit cette mort brutale, l'enfant fut proclamée souveraine des États de Boniface, et sa mère instituée régente.

La tâche de la régente Béatrix n'était pas facile. Non pas pour gouverner ses propres États, où elle régnait sans contestation, mais pour jouer son rôle dans le douloureux et féroce conflit du Sacerdoce et de l'Empire. Ainsi est intitulé le choc du pape et de l'empereur germanique, celui-ci prétendant non pas seulement s'emparer du pouvoir temporel dans les États pontificaux, mais, ce qui est plus grave aux yeux de l'Église, détenir le pouvoir spirituel de conférer l'investiture aux évêques. Pour obtenir ce double pouvoir, les empereurs ne se contentaient pas de combattre les papes à main armée, mais ils leur suscitaient des antipapes réputés se substituer aux pontifes légitimes.

En 1061, un parti d'évêques favorables à la politique impériale se réunit à Bâle et élut pour prétendu pape

un clerc de la cour germanique connu sous le nom de Cadalous, qu'on désigna sous celui d'Honorius II. Ses partisans levèrent un corps d'armée à la tête duquel ils décidèrent de prendre Rome.

Pour atteindre Rome, il fallait traverser la Lombardie et la Toscane, ce qui ne pouvait se faire qu'avec le consentement de la régente de ces États. Devait-elle s'allier à ces ennemis du Saint-Siège ou s'opposer à eux ? « Le serpent maudit, écrit le chroniqueur Bonizo de Sutri, rencontra une femme qui l'écrasa sous son talon. Cette femme était l'héroïque comtesse de Toscane, Béatrix. » À la tête de ses troupes, la guerrière se porta au-devant de Cadalous et de ses partisans, qui se débandèrent et s'enfuirent, attendant de problématiques renforts. Mathilde avait quinze ans. L'exploit de cette fière amazone, sa propre mère, guerrière au service du Saint-Siège, fit certainement naître en elle un sentiment de fierté inoubliable, qui la prédisposa à sa grande entreprise.

Ce fut alors à Mantoue, résidence habituelle de Béatrix, que le collège des cardinaux se réunit, sous la gouverne d'Hildebrand, archidiacre de Rome, l'un des fameux champions des droits de la papauté. Les prélats, pour désigner le nouveau pape légitime, choisirent Anselme de Baggio, évêque de Lucques en Toscane, qui prit le nom d'Alexandre II, et alla se faire introniser à Rome sous la protection des troupes de Béatrix.

En 1063, Mathilde atteignit dix-sept ans. Elle fut réputée majeure, et apte à gouverner ses nombreux États. Ses vassaux n'eurent pas de peine à l'admettre : cette princesse était un chef-d'œuvre de la nature.

Malgré son âge encore tendre, elle était très femme, belle, grande, robuste, avec cette chevelure d'un blond lumineux que l'on retrouverait intacte à son exhumation. Pour lui soumettre les sentiments de ces barons brutaux et de ces hommes d'armes grossiers, il émanait de cette toute jeune femme une foi solide et une tendre piété, qui faisaient qu'on lui eût aussi volontiers confié la crosse d'une abbesse que l'épée d'une souveraine. Pourtant, cette épée, elle la maniait avec une telle énergie, sur une monture qu'elle maîtrisait avec dextérité, que nul n'aurait osé lui nier, auprès des vertus d'une sainte femme, celles d'un chef de guerre. D'ailleurs, quand elle fut proclamée souveraine, siégeait auprès d'elle la fière régente qui avait gouverné ses États jusque-là, et qui resterait sa principale conseillère. Qui donc a écrit qu'au Moyen Âge la femme était privée d'autorité ?

Béatrix apprit à sa fille qu'elle devait choisir un époux. Le mariage était nécessaire pour assurer la succession de sa maison en ligne directe, ce qui éviterait une guerre de succession, et, plus encore, l'éclatement de ce grand royaume italien en une vingtaine de principautés indépendantes et rivales. Déjà, la régente avait reçu pour sa fille des demandes en mariage, de la part des souverains les plus éminents, pour leurs propres fils, ce qui montrait l'importance d'un tel héritage. Le roi Philippe I^{er} de France avait demandé la main de Mathilde pour son fils, le futur Louis VI, le roi Guillaume I^{er} d'Angleterre pour son fils, le futur Guillaume II, l'empereur de Byzance Alexis Comnène pour l'un des possibles héritiers de son trône : habile

manœuvre pour tenter d'occuper le nord de l'Italie au moment où les troupes byzantines lâchaient le sud.

Mathilde, consultée, révéla son statut devant Dieu et devant l'Église : elle avait voué sa virginité au Seigneur. Elle n'accepterait jamais aucun mari, mais garderait le gouvernement de ses États pour la défense du Saint-Siège. Béatrix trouva pourtant une solution à cette difficulté : sa fille avait besoin, comme souveraine, d'un époux qui serait le corégent de ses États et un chef d'armée considéré. Il convenait de trouver un prince qui accepterait d'être nominalement l'époux de cette souveraine, sans partager son lit. Assez d'appétit du pouvoir pour se voir chargé officiellement d'un trône, assez de désintéressement pour accepter de ne partager que le trône. Elle trouva l'homme dans la maison de Lorraine, dont elle était elle-même issue. Godefroy le Barbu, duc de Basse-Lorraine (ce duché qui avait pour ville principale Cologne), avait eu d'un premier mariage trois enfants. La fille aînée, Ida, avait épousé Eustache II, comte de Boulogne. Elle en avait eu trois fils : Eustache, futur comte de Boulogne, Godefroy de Bouillon, futur héros de la première croisade, et Baudouin, un jour roi de Jérusalem. Le Barbu avait aussi un fils qui, bien qu'intelligent et vaillant guerrier, était contrefait : c'était Godefroy le Bossu. Prince apte à faire l'époux officiel de Mathilde : tout en se résignant à n'être qu'un conjoint légal, il serait flatté aux yeux du monde de paraître le mari d'une femme belle et vertueuse. Le Bossu, consulté, accepta le marché. Mathilde s'inclina.

Béatrix humiliait-elle sa fille ? Celle-ci constata que sa vocation de protectrice du Saint-Siège n'était pas amoindrie par son union avec Godefroy. « Malgré la petitesse et la difformité de sa taille, écrit Bruno de Magdebourg, sa bravoure, ses talents civils et militaires, avec en outre la vaste étendue de ses États et le nombre des chevaliers placés sous ses bannières, lui avaient acquis la prééminence sur tous les princes du royaume. Il était le plus redoutable ennemi des Saxons. »

Mathilde ne put faire autrement que mesurer les services qu'un tel prince apportait au Saint-Siège, et combien, de l'autre côté des Alpes, le pape allait bénéficier d'un nouveau défenseur contre le roi Henri IV de Germanie.

Alexandre II réunit alors un concile à Mantoue, la capitale de Mathilde. Il y fut reconnu comme pape légitime, tandis que l'antipape Cadalous était déposé. Godefroy le Bossu, constatant que Béatrix et Mathilde de Toscane étaient aptes à défendre l'Italie, retourna dans son duché de Basse-Lorraine, où il s'installa au pouvoir.

L'ennemi était en Italie. Deux ennemis, d'ailleurs, d'abord séparés, bientôt unis. Le premier était, globalement, l'ensemble des princes d'Italie méridionale, d'origines lombarde et normande. Ils avaient jusque-là chassé de leurs territoires les Byzantins et les Maures pour en faire, progressivement, leurs propres principautés. En 1067, Richard, prince normand de Capoue, qui venait de conquérir la Campanie, s'avança jusqu'à quelques lieues des États pontificaux.

Il jugea que son succès ne serait pas complet s'il n'obtenait pas la reconnaissance du pape. Il se montra ambitieux : il envoya à Alexandre II une ambassade pour lui réclamer d'être nommé patrice des Romains, c'est-à-dire général des troupes du Saint-Siège. Le pape répondit que ce titre était réservé à l'empereur germanique. Déçus et humiliés, les Normands se préparèrent à marcher contre Rome.

Alexandre adressa une demande de secours à Annon, archevêque de Cologne, et régent de Germanie durant la minorité du futur empereur Henri IV. Celui-ci convoqua à Augsbourg la diète d'Empire, qui décida une expédition en Italie méridionale. Il convenait d'unir, pour cette opération, les troupes germaniques, commandées par le jeune Henri IV, tout juste entré dans sa majorité, et les troupes italiennes, commandées par Godefroy le Barbu, duc de Basse-Lorraine et père de Godefroy le Bossu, qui se trouvait alors à Mantoue. Pour ne former qu'une grande et forte armée, Godefroy reçut l'ordre de passer les Alpes avec ses troupes et de rejoindre Henri à Augsbourg. Manœuvre insensée : à quoi bon perdre un temps précieux et fatiguer les combattants en leur faisant franchir deux fois les monts en sens inverse ? Peut-être même, pendant ce voyage inutile, les Normands auraient-ils la liberté de prendre Rome. Godefroy refusa d'obéir à l'ordre de l'archevêque, et réunit ses bataillons lombards autour de Mantoue. Et il décida de marcher directement vers Rome.

Mathilde intervint : c'était elle la souveraine des duchés lombards, c'était elle le chef de cette armée auxiliaire du pape. Elle décida de prendre la tête des

troupes, même si le duc lorrain marchait à ses côtés. Ce qui fut fait. Au lieu d'avancer vers le Brenner, ces troupes prirent aussitôt la route de Rome, où elles furent accueillies par la population en libératrices. Mathilde fut personnellement ovationnée, et obtint d'Alexandre II l'autorisation de marcher aussitôt contre l'ennemi en arborant la bannière pontificale.

L'ennemi, prudent, se garda de pénétrer plus loin sur les terres pontificales. Il se retrancha dans Aquino, patrie du futur saint Thomas. Là, au lieu de combattre, il se laissa assiéger. Pendant dix-neuf jours, les Lombards de Mathilde menèrent contre la forteresse des assauts meurtriers. Finalement, sans secours des leurs, les Normands de Capoue se rendirent, en réclamant de négocier. Mathilde pénétra dans la place à la tête de ses guerriers. Quand elle eut ôté son casque, grande fut la surprise des vaincus de voir que la générale de cette armée était une jeune fille de vingt et un ans, l'épée au poing et la chevelure blonde flottant au vent. Richard traita avec elle. Elle fut à la fois généreuse et inflexible. Du prince de Capoue et de ses alliés, elle ne réclama aucune cession de territoire : simplement qu'ils se déclarent vassaux et défenseurs du Saint-Siège. Ils s'inclinèrent devant cette exigence.

Mathilde avait commencé de remplir sa mission de protectrice de la papauté. Elle ne devait pas y faillir. Trois ans après sa victoire d'Aquino, Godefroy le Barbu mourut. Le Bossu, proclamé son héritier, fit ses adieux à son épouse officielle et gagna son duché

lorrain, sans doute heureux de ne plus jouer le rôle de second. Mathilde se trouvait seule maîtresse de ses États.



En 1073, Alexandre II mourut à son tour. Aussitôt réuni, le collège des cardinaux lui désigna pour successeur le plus prestigieux défenseur de la papauté, Hildebrand, archidiacre de Rome. On s'étonne de ce choix tardif. Hildebrand avait été le conseiller de huit papes, dont il avait fait la carrière. Ce faiseur de papes se trouvait enfin pape lui-même. Il avait cinquante ans. Ce n'était pas trop tard, puisqu'il allait diriger l'Église pendant douze années. Il prit le nom de Grégoire VII.

L'Église avait besoin, en effet, d'un chef énergique. À côté de la Lombardie orientale, celle de Mathilde, la Lombardie occidentale, celle de Milan, était tombée sous la coupe du parti simoniaque, opposé à la papauté légitime et réformatrice. Les chefs d'État n'étaient plus les ducs sortis des familles conquérantes des VIII^e et IX^e siècles, mais les évêques, presque tous clercs de peu de foi, sans honte et sans souci de leurs devoirs, que seuls intéressaient la richesse et le pouvoir politique. Le jeune Henri IV, trahissant ses serments, et séduit par un rôle qui ferait de lui à la fois le maître politique et le maître ecclésial de l'Occident, cautionnait ces prélats sans honneur qui le reconnaissaient pour seul maître. Il chassa de Milan le saint évêque Atto, élu régulièrement, pour y installer un certain Godfred, indigne persécuteur du clergé fidèle. Enfin, il fit élire par les prélats

dissidents Guibert de Ravenne au rôle d'antipape. Il prit le nom de Clément III.

Henri IV gagna facilement l'alliance du plus puissant et du plus glorieux prince normand, Robert Guiscard. Celui-ci s'attaqua à Bénévent, capitale d'un duché qui, au sud de la Campanie, faisait partie des États du pape. Grégoire VII appela aussitôt Mathilde au secours. Or, au moment où elle réunissait ses troupes près de Mantoue, une nouvelle consternante lui parvint : plusieurs de ses vassaux avaient proclamé leur allégeance à l'empereur, et les garnisons de leurs villes refusaient de s'enrôler sous sa bannière. Elle dut marcher contre ces villes et soumettre ces félons.

Était-ce enfin le moment d'intervenir en Campanie ? Il venait de s'y produire un fait encore plus étonnant. Grégoire VII, ne pouvant user pour le moment de la force, employa les moyens canoniques : il excommunia Robert Guiscard, agresseur des États du Saint-Siège. Le résultat fut heureux. Guiscard envoya une ambassade au pape, par laquelle il lui reconnaissait la souveraineté du duché de Bénévent et se déclara son vassal.

À contresens, le sort de Godefroy le Bossu désola Mathilde. Ce prince, qui était l'époux d'une souveraine sans être son mari, qui avait accès à ses citadelles mais non à sa chambre, qui devait combattre avec ses armées sans le droit de les commander, renonça à ce rôle humiliant. En 1076, convié par Henri IV, qui était son suzerain, à la diète de Worms, il s'y rendit, acclama l'empereur et souscrivit à la prétendue déposition du pape.

Henri le chargea de punir le comte Robert de Flandre, fidèle au Saint-Siège. Il leva une armée et établit d'abord son camp à Anvers. Une nuit, tandis que ses hommes reposaient, il sortit de sa tente pour satisfaire à ses besoins. Pendant qu'il était accroupi à l'écart, un inconnu lui plongea son poignard dans le ventre. Il expira presque aussitôt.

Deux mois à peine après cet assassinat, Béatrix décédait à son tour. Mathilde se trouvait sans mère ni mari, seule à régner et à gouverner. Elle montra qu'elle en était parfaitement capable.



La belle et sainte Mathilde avait trente ans. Elle apparaissait dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa maturité, de sa force et de son autorité. Elle eut pourtant, un moment, la tentation de s'enfermer dans un cloître. Qui l'aurait alors remplacée ? Qui aurait tiré l'épée à sa place pour combattre en faveur du Saint-Siège ? Quel souverain aurait fait face à l'orgueilleux et cupide Henri ? Grégoire VII s'opposa fortement : « Je vous supplie de persévérer dans votre mission providentielle et de la mener à bonne fin. » Non seulement ce sacrifice de la solitude était douloureux, mais la lutte à entamer contre l'impie était téméraire. Elle s'inclina.

Le premier ennemi à combattre, le plus haineux et le plus inconditionnel, était l'empereur germanique. « Ce n'était pas un roi, écrit de lui le chroniqueur Bruno de Magdebourg, c'était le crime lui-même. Il ne lui était pas suffisant d'entretenir une troupe de courtisanes, il se

faisait amener de force les épouses et les filles des seigneurs pour les livrer aux pires outrages. [...] Sa soif de sang égalait celle de la volupté. Un seul mot désagréable prononcé devant lui était aussitôt puni de mort. Un jeune homme fut poignardé de la main même d'Henri qui, par plaisanterie, lui perça le cœur de sa dague¹. » Il fit saisir ses principaux vassaux qui refusaient de s'associer à ses forfaits. Ainsi furent dépossédés de leur duché Magnus de Saxe, Otton de Bavière et Berthold de Carinthie. Pour se procurer à la fois des complices et de l'or, il mettait aux enchères les évêchés de Germanie et de Lombardie, et y plaçait les clercs les plus dépravés.

Avant de désigner ce souverain ignominieux à la force guerrière, le pape tint à le frapper des sanctions canoniques. Ainsi, ce ne serait pas pour un profit politique qu'il lançait contre lui sa championne, mais en qualité de bras séculier. Il fut devancé par les grands vassaux de l'Empire. Ceux-ci, excédés d'avoir pour suzerain un tel criminel, réunirent le 24 août 1073 une diète à Corvay en Saxe. Henri IV y fut accusé de forfaiture, de simonie, de tyrannie, d'assassinats, de viols et de séquestrations arbitraires. Les Grands de Germanie le citaient à comparaître le 20 octobre à Gerstungen en Hesse.

Toute cette noblesse frustrée, écrasée, dépossédée, se levait contre le tyran dans un sursaut de dignité. Henri se vit acculé à la démission ou à la fuite. Mais il était rusé, et il trouva aussitôt la parade. Puisque c'était sur

1. Ivan Gobry, *Mathilde de Toscane*, Éd. Clovis, 2002, p. 36.

le plan moral et canonique qu'il était accusé, il n'avait plus qu'à se réfugier auprès de la plus haute autorité dans cet ordre.

En hypocrite consommé, Henri IV adressa au pape un message plein de componction et de soumission. Il confessait toutes ses fautes et ses manquements contre les droits du souverain pontife.

Puis, pour faire patienter le pape et amuser la galerie, il adressa à Rome ses représentants chargés d'annoncer les pourparlers. Pendant ce temps, il pénétrait dans la Thuringe pour punir le margrave de son manque de soumission, et s'employa à y massacrer la population.

Ensuite, s'avancant par la Bourgogne et le Piémont, il faisait le 15 janvier une entrée triomphale à Pavie, la capitale historique des rois lombards. Il n'avait pas à perdre de temps : la diète avait décidé que, au bout d'un an, si le roi ne s'était pas réconcilié avec le pape, il perdrait son trône. Il s'agissait maintenant de trouver le moyen de tromper le pape.

Pour traiter avec lui en position favorable, il fallait posséder la force. Henri, au cœur de cette partie de la Lombardie qui lui était dévouée, où il avait installé ses complices les évêques schismatiques, recruta une forte armée, capable de se mesurer à celle de Mathilde. Puis, il marcha vers Canossa et établit son camp dans la plaine de Reggio, à proximité de la forteresse où séjournait le pape. Comment attaquer l'assaillant ? La grande-comtesse était assiégée en même temps que son hôte, et ne pouvait se rendre de duché en duché pour y prélever des troupes.

Tandis que le pape, la maîtresse des lieux et ses vassaux discutaient sur la conduite à tenir, parut un officier qui leur révéla la nouvelle : le roi Henri IV se tenait sur le seuil de la forteresse et demandait à être introduit. Que cachait cette manœuvre ? Grégoire formula un refus. Henri insista : il venait se soumettre au jugement du Saint-Père. Finalement, Mathilde ordonna qu'on ouvrît, et le souverain pénétra.

La forteresse était une petite ville, bâtie sur trois niveaux : le premier, le plus rude, formé surtout d'une vaste cour, était réservé aux palefreniers, aux valets d'armes, aux marchands, aux chevaux, aux réserves. Le second, plus accueillant, offrait de véritables appartements, et accueillait les hôtes de toutes sortes. Le troisième, princier, était réservé à la maîtresse des lieux et aux personnages d'un rang élevé. Là était reçu le pape. Henri IV fut conduit au second étage, avec ses compagnons et sa suite armée, et reçut des appartements privés. Nous sommes loin ici de la description des historiens de l'époque romantique, qui nous montrent Henri IV attendant durant trois jours dans le froid glacial, pieds nus et la corde au cou, d'être reçu par une implacable châtelaine. Bonizo de Sutri, qui était présent, écrit que le roi fut reçu en hospitalité : *hospitabatur*. S'il ne fut pas admis devant le pape avant trois jours, ce fut parce qu'il resta trois jours dans ses appartements, à méditer sur son sort.

Ce fut alors qu'il se livra à une savante mise en scène. Il revêtit une robe rugueuse et se déchaussa. Le quatrième jour, quand un prélat vint lui demander de comparaître devant le pape, il le suivit. Sur le seuil de

l'église du château, Grégoire VII siégeait, entouré de six cardinaux, de l'abbé de Cluny et de théologiens. Henri se prosterna de tout son long, et cria :

— Pardon, bienheureux Père ! Grâce, Père miséricordieux.

Le pape le releva, puis, quand il eut entendu l'aveu de ses fautes, prononcé de façon sonore et audible à tous, il lui donna sa bénédiction apostolique qui le rétablissait dans la communion de l'Église, et célébra le sacrifice de la messe.

Enfin, le 29 janvier 1077, le roi germanique quitta le pape après avoir reçu sa bénédiction, et rejoignit les siens. Il ne leur rendit pas compte de son entrevue, préférant les laisser dans l'incertitude. Bientôt, prisonnier de cette noblesse et de cet épiscopat sans lesquels il n'était plus rien, il reprit son attitude schismatique. Il rappela l'antipape, auquel il rendit les honneurs. Et, certain de devoir céder à ses vassaux restés de l'autre côté des Alpes, il se fixa en Lombardie.

Un concile œcuménique, convoqué le 7 mars 1080, porta la sentence attendue : à l'unanimité, Henri de Germanie et tous ses complices étaient frappés d'excommunication et privés de tout droit à exercer les fonctions royales, ducales et épiscopales.

Ce n'était pas tout de vaincre le tyran par l'esprit, il fallait le vaincre par les armes. Car, déjà, il proclamait son intention de prendre Rome et d'emprisonner le pape.

Mathilde leva en hâte une armée sur ses États et marcha à la rencontre de Guibert, qui rassemblait une grande armée. Le 15 octobre, elle fut encerclée, écrasée

et mise en fuite. Elle dut se réfugier avec ses débris à Mantoue, laissant la voie libre à l'ennemi.

C'était le moment, pour le roi de Germanie, de partir à la conquête de Rome. Il traversa les Alpes à la tête d'une forte armée, accompagné d'une abondance d'évêques schismatiques et de grands seigneurs laïques, parmi lesquels le jeune Godefroy de Boulogne, seigneur de Bouillon, qui avait hérité le duché de Basse-Lorraine de son oncle maternel, Godefroy le Bossu. Ayant franchi le Brenner au début d'avril 1081, Henri parvint dans les principautés de Mathilde, dans l'incapacité de lui barrer le passage suite à sa défaite militaire. Il résolut de la punir. Il s'empara de Crémone, dévasta les duchés de Mantoue et de Modène. Les garnisons de la grande-comtesse, réfugiées dans leurs forteresses, résistèrent à tous les assauts.

« La fureur d'Henri, écrit Domnizo de Sutri, multipliait les épées, les combats, les terreurs, les assauts. Mais ce fut en vain : jamais cette héroïne ne fut vaincue. [...] Elle avait l'amour de ses sujets et, avec leur concours, elle triompha de toutes les attaques. »

Les bataillons germaniques s'épuisèrent en vaines tentatives. Le roi n'oubliait pas que son projet était de prendre Rome. Il se présenta devant la ville. Les portes en étaient fermées. Il fallait commencer un siège.

Le 21 mars 1084, ses hommes ayant pu s'emparer de la porte du Latran, Henri IV faisait une entrée solennelle dans Rome. Trois jours plus tard, il intronisait l'anti-pape Guibert de Ravenne sous le nom de Clément III. Lequel, à son tour, sacrait le roi schismatique comme empereur romain germanique.

César se croyait tranquille dans son triomphe quand un messager lui apporta un message laconique, signé Robert Guiscard : « Je viens délivrer le pape. Retirez-vous, sinon vous aurez à me combattre. » Le nouveau maître de Rome se voyait menacé par le héros le plus terrible de son temps, conquérant de l'Apulie et vainqueur des Byzantins. Devait-il obéir à une telle injonction, au prix de son honneur et de sa réputation ? La crainte l'emporta. Il quitta la ville, en la laissant à la garde de ses partisans romains : à eux d'être massacrés.

Robert ignorait cette fuite. Le 28 mai, après un siège de trois jours, tout à fait inutile, il donna l'assaut à la porte Saint-Laurent, et les Normands déferlèrent dans la ville au cri de « Guiscard ». Lui, alla libérer le pape, prisonnier au château Saint-Ange, et le rétablit dans sa dignité. Il employa le mois de juin à reprendre les villes et les châteaux du Latium occupés par les garnisons germaniques.



Retourné en Lombardie, Henri IV décida, en compensation de sa défaite de Rome, de vaincre définitivement Mathilde. Voulant garder l'usage de ses troupes tudesques, il confia l'opération à son plus puissant allié italien, Albert-Azzo, marquis d'Este, comte de Rovigo et de Pontremoli, qui leva sur ses domaines lombards et sur ceux des évêques schismatiques une solide armée, dont il confia le commandement à son parent Oberto.

À cette nouvelle, Mathilde leva des troupes dans ses fiefs de Modène, de Reggio et de Canossa. Tandis

qu'Oberto franchissait le Pô et pénétrait dans ses États, elle prit la tête de ses effectifs, casquée et cuirassée, mais préféra ne pas affronter aussitôt l'ennemi. Elle emprunta la route du sud et parvint à la forteresse de Sorbara, à proximité de Modène. Elle s'y enferma.

Oberto la suivait à la trace. Le 1^{er} juillet, il se trouvait avec son armée au pied des remparts de Sorbara. Il comptait donner l'assaut dès le lendemain. Il établit son camp et laissa ses soldats s'endormir. Au milieu de la nuit, Mathilde, s'étant armée et cuirassée, fit éveiller et vêtir ses guerriers. En silence, la petite armée franchit le pont-levis et entoura le camp d'Oberto. Ce chef de guerre avait même omis de placer des sentinelles. Chaque tente fut attribuée à une escouade de combattants. Soudain, retentit un grand cri, qui fit sortir chaque assiégeant de sa tente et le fit aussitôt tomber sous les coups des assiégés. À moitié endormis, cherchant à tâtons leurs armes, les Lombards s'affalaient les uns après les autres.

Oberto, protégé par ses écuyers, parvint à sortir de sa tente indemne. Peu valeureux, il chercha son cheval pour l'enfourcher. Déjà, deux soldats de Mathilde se dressaient devant lui, et l'un d'eux le perfora de son épée. En une heure, la belle armée du marquis d'Este avait cessé d'exister. Celle de la grande-comtesse récupérait les armes, les vivres et le trésor du général. Mathilde acquérait plus que jamais la réputation d'un chef de guerre.

Il devenait dangereux, pour le souverain germanique, de s'attarder en Lombardie. Il décida de repasser les

Alpes, d'autant plus que la situation de son royaume n'était pas brillante.

La situation en Italie permettait à Guiscard d'abandonner Rome. Mais Grégoire VII était usé. En mai 1085, il fut saisi de sa dernière maladie, dont il mourut le 25 mai. Robert Guiscard le suivit dans la tombe le 17 juillet.

Successeur de Grégoire, après le bref pontificat de Victor III, Odon de Lagery, cardinal-évêque d'Ostie, natif de Châtillon-sur-Marne, qui reçut le nom d'Urbain II, allait avec ardeur continuer son œuvre. Mais il ne put garder Rome, aux mains des schismatiques. Et comme il ne se sentait pas en sécurité même aux abords de cette ville, il accepta l'hospitalité de Mathilde, et se réfugia à Canossa avec ses principaux collaborateurs.

Pendant ce temps Henri IV, lassé de sa femme Praxède (*Prassedà*), l'enferma dans son palais de Vérone, et en fit le jouet de ses valets. Elle parvint à envoyer un appel au secours à Mathilde. Pourquoi pas ? Vérone se trouve à huit lieues de Mantoue. L'expédition fut rapide : un détachement de la garde de la grande-comtesse se jeta sur la garnison de Vérone, délivra Praxède et l'amena aussitôt à Canossa.

De quoi animer le cœur d'Henri d'une rage vengeresse. Il leva une armée et décida de retourner en Lombardie. Quand cette décision fut connue, le duc Welf de Bavière s'empressa de l'y précéder. Mais ses troupes ne faisaient pas le poids devant celle du roi qui, dès qu'il eut franchi le col du Brenner, alla mettre le siège devant Mantoue, la capitale de son ennemie. Celle-ci

était sortie avec ses troupes, pour circonvenir l'agresseur. Mais, lui, des mains duquel l'or de la trahison coulait à flots, acheta quelques officiers, qui lui livrèrent la place et deux forteresses voisines.

C'était là, supposait le souverain germanique, le début d'une conquête : celle des États de Mathilde. Laissant une petite garnison à Mantoue, il prit la tête d'une armée et emprunta la route du sud. Objectif : Canossa, la citadelle symbolique de Mathilde. Henri IV n'était pas tacticien, et n'avait pas arrêté un plan de bataille. Il comptait établir son camp autour de la forteresse et en commencer le siège. La comtesse le gagna de vitesse : avant même que les bataillons ennemis se fussent répartis, elle sortit impétueusement, casquée et cuirassée, à la tête de ses troupes et frappa. Ce fut un massacre. Henri, prudent, s'était tenu à distance, mais il avait laissé son porte-étendard au pied des murailles. L'étendard resta aux mains de ses ennemis. Le roi s'enfuit jusqu'à Vérone. Aussitôt, les vassaux de Mathilde renforcèrent la défense des places fortes, et les garnisons laissées par Henri, trop faibles, abandonnèrent le terrain.

C'est alors que mourut Urbain II, le 29 juillet 1099.



En Allemagne, les événements prirent à ce moment une tournure inattendue. En juin 1104, le prince héritier Henri, en opposition à son père et impatient de régner, se déclara souverain du royaume. Et pour bien utiliser la fracture entre les deux compositions de la

noblesse et du clergé, il réunit en mai suivant, à Goslar, une diète qui reconnut Pascal II comme pape légitime, et pendant laquelle de nombreux schismatiques vinrent demander leur réinsertion dans l'Église. En août 1106, Henri IV mourut. Henri V devenait le seul souverain incontesté de Rome et de la Germanie.

Alors, le fils dévot laissa tomber le masque. Puisqu'il était reconnu par le pape et les évêques de son royaume, il n'avait plus besoin de simuler. Décidé à ajouter à la couronne d'Allemagne celle d'Italie, il franchit le Simplon à la tête de trente mille cavaliers, s'empara de Novare qu'il livra au pillage, puis s'avança dans les États de Mathilde. Là, il n'osa se conduire en forban. La réputation de la souveraine, la fidélité de ses sujets, le souvenir de son père vaincu l'incitèrent à reconnaître officiellement son autorité. Cette modération était aussi un calcul : en s'abstenant de faire de cette femme une ennemie, il pouvait continuer librement son chemin.

Ce fut ainsi qu'il parvint à Rome. Heureux de retrouver la conciliation du Sacerdoce et de l'Empire, et de résoudre à l'avantage de tous la querelle des investitures, le pape attendait le souverain sur le parvis de la basilique Saint-Pierre, entouré de cardinaux. Quand Henri fut arrivé en face de lui, il donna un ordre bref. Une escouade de cavaliers bondit, et s'empara de Pascal II avec ses principaux collaborateurs.

Il supposait ce coup de main facile et sans réplique. Mais le peuple qui assistait à cet attentat bondit, et ne respecta même pas la dignité royale. Ce fut, entre les chevaliers et la foule, une âpre bataille de rues, qui faillit être fatale à la noblesse germanique. Henri V lui-

même fut jeté à bas de son cheval ; un seigneur de sa suite reçut les coups mortels qui lui étaient destinés. Lui-même, grâce à la protection dont il était assuré, parvint à se retirer en entraînant le pape avec lui.

Le roi et son prisonnier aboutirent à un accord contestable, qui permit pourtant à Henri V de se faire couronner dans la basilique Saint-Pierre.

Mathilde avait renoncé à l'action militaire. En cette année 1114, elle avait atteint l'âge de soixante-huit ans. Elle n'avait plus à se défendre : la présence de cette héroïne dans ses forteresses, sa simple présence entre l'Empire germanique agité et les États du pape, suffisait à garder l'Italie en paix. Mais ensuite ? La souveraine, qui réunissait sous son autorité ce que sont aujourd'hui les régions de Toscane et d'Émilie et la moitié de celle de Lombardie, avait rassemblé dans les mêmes sentiments de respect et d'admiration les souverains de la péninsule. Nul n'ignorait pourtant qu'elle restait vierge et sans progéniture. À qui irait son héritage ?

À cette question, Mathilde avait donné sa réponse. En 1077, elle avait signé un pacte public de donation qui attribuait l'héritage de tous ses biens, meubles et immeubles, au Saint-Siège. Ce faisant, elle ne déshéritait personne de sa lignée, puisqu'elle en était elle-même la dernière personne. Sur tout, elle pratiquait un acte de réparation. Ces territoires qu'elle restituait au pape avaient fait l'objet, en 754, d'une donation de Pépin le Bref à Étienne II, donation confirmée en 774 par Charlemagne, possesseur de l'Empire d'Occident, puis en 960 par Otton le Grand, premier souverain de l'Empire Romain Germanique.

La nouvelle souveraine rendait leurs biens aux légitimes possesseurs, qui ne réussirent pas à les garder.

Mathilde, tranquille avec sa conscience, expira en juillet 1115 dans sa forteresse de Canossa. Elle avait été, pendant un demi-siècle, contre les ambitions et les puissances d'argent, la protectrice passionnée du Saint-Siège. Elle fut inhumée dans l'abbatiale Saint-Benoît de Canossa, tout près du lieu où elle avait humilié les persécuteurs de la papauté. Au XVII^e siècle, le pape Urbain VIII, estimant que cet honneur n'était pas suffisant, fit transférer sa dépouille à Saint-Pierre au Vatican, où Le Bernin lui dressa un somptueux mausolée.



Table

Mathilde	
<i>Grande-comtesse de Toscane, duchesse de Mantoue, de Crémone, de Plaisance, de Guastalla, de Parme, de Reggio, de Modène et de Ferrare</i>	7
Blanche de Castille	
<i>Reine et régente de France</i>	31
Hedwige	
<i>Reine de Pologne, grande-duchesse de Lituanie</i>	57
Isabelle	
<i>Reine de Castille</i>	85
Catherine d’Aragon	
<i>Reine d’Angleterre</i>	113
Marie Tudor	
<i>Reine d’Angleterre</i>	139
Élisabeth I ^{re}	
<i>Reine d’Angleterre</i>	169
Catherine de Médicis	
<i>Reine et régente de France</i>	199
Anne d’Autriche	
<i>Reine et régente de France</i>	233
Marie-Thérèse	
<i>Archiduchesse d’Autriche, roi de Hongrie, reine de Bohême, impératrice germanique</i>	267
Catherine II	
<i>Impératrice de Russie</i>	301
Victoria	
<i>Reine de Grande-Bretagne</i>	337

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EUCN000565.N001
Dépôt légal : septembre 2013